

La culture est-elle sexuellement transmissible?

Patrick Cady

Number 200, January–February 2005

Les enseignements de la culture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18815ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cady, P. (2005). La culture est-elle sexuellement transmissible? *Spirale*, (200), 82–85.

LA CULTURE EST-ELLE SEXUELLEMENT TRANSMISSIBLE ?

QUAND Freud prend, tardivement, la peine de préciser pourquoi l'analyste doit résister à la demande d'amour de la patiente, il affirme, avec sa liberté de pensée habituelle, qu'il ne s'agit pas là d'une soumission à un ordre moral mais d'une nécessité technique : l'interdit du sexuel entre l'analyste et la patiente réactualise celui de l'inceste qui structure tout être humain. Ne pas permettre cette réactualisation a des effets destructeurs sur la patiente et l'analyste n'en ressort pas indemne, atteint jusque dans sa pensée théorique, comme Jung qui, après avoir eu une relation sexuelle avec sa patiente Sabina Spielrein, travailla à déssexualiser la théorie freudienne. Cette dernière écrivit un texte psychanalytique intitulé *La destruction comme cause du devenir*. Elle était juive et mourut dans le massacre des Juifs de sa ville par les Allemands, un an après que Jung eut démissionné de son poste de directeur de la Société médicale de psychothérapie créée par les nazis.

À la mort de Derrida, plusieurs articles ont mentionné le fait qu'il avait souvent eu des relations sexuelles avec des étudiantes, mais personne n'a interrogé la pratique enseignante du philosophe au regard de ce fait, encore moins remis en question du même pas sa pensée de la déconstruction au regard de cette démolition du cadre de transmission, ni contesté enfin sa position d'extériorité vis-à-vis de la cure analytique dont l'expérience l'aurait confronté au maintien d'un cadre fondé sur une règle d'abstinence. Lui qui a si bien éclairé l'importance de l'amitié dans la transmission, a-t-il jamais écrit un mot sur les effets de l'irruption du sexuel dans la relation pédagogique? le non-pensé de cette répétition transgressive était-il pour lui de l'impensable? Ce philosophe toujours soucieux de remettre au travail le convenu, le rabâché, et de faire entendre ce que la philosophie passait sous silence, n'aura jamais pensé ce qui se répétait au cœur de sa pratique d'enseignant. La force de liaison du sexuel était-elle nécessaire pour soutenir un tel travail de déliaison dans la pensée? Ou plutôt le sexuel était-il alors la pensée en acte du philosophe, partie intégrante du travail de pensée lui-même? Une mise en acte fantasmatique d'une transmission juidaïque par le corps? Il ne s'agit pas ici de curio-

sité biographique, mais d'un questionnement fondé sur le refus d'un clivage entre la pratique de pensée et la pratique d'enseignement d'un philosophe; quand Ferenczi dérape avec une patiente, Freud critique ce dérapage comme effet des choix théoriques et cliniques de son collègue hongrois.

Fonction analytique, fonction enseignante

La fonction enseignante est-elle étrangère à la fonction analytique au point que l'interdit du sexuel y représenterait un ordre moral et non une nécessité pour que le processus d'enseignement se déroule et tente de réaliser ses buts? Contrairement à l'analyse, l'enseignement ne comporterait pas de levée du refoulement? Que ce soit en philosophie, en littérature ou en sciences humaines, le travail contre la censure sociale rencontre forcément des censures individuelles. Le choix des études, le fait même de les poursuivre à l'université, sont inscrits dans la problématique œdipienne de chacun; cela met au cœur de la tâche enseignante de ne pas détourner à son profit des transferts qui visent non pas l'enseignant lui-même mais la figure idéalisée du maître projetée sur lui. Cette figure ne vient pas du père porteur de la loi, puisque au contraire le maître s'y oppose comme porteur de la toute-puissance, mais du deuxième père, celui inscrit dans l'inconscient de la mère et donc transmis comme incestueux. Or, le passage à l'acte sexuel entre enseignant et étudiant participe d'une mise à mal de la fonction paternelle, bien plus que le fait que les enseignants se fassent évaluer par les étudiants. Il y a chez les enseignants transgresseurs une parodie de filiation, comme s'ils étaient les enfants des religieux abuseurs, certains tentant peut-être de se convaincre d'un triomphe hétéro sur le violeur pédophile.

Tout comme Foucault l'a montré à propos de la cure analytique, l'enseignement suscite une érotisation du dire dans sa prise en compte de la subjectivité. De plus, faire des études en lettres ou en sciences humaines est devenu transgressif de l'ordre social et donc d'autant plus érotisable, lié au principe de plaisir dans l'évitement des contraintes de réalité, pour les nombreux étu-

dants auxquels ça ne procurera pas d'emploi. Ce n'est bien sûr pas une raison pour les infantiliser; tout comme avec l'institution collégiale ou universitaire, le rapport avec l'enseignant doit être reconnu fondé sur un contrat, explicite et implicite, passé entre adultes. C'est la condition pour que les mouvements régressifs transférentiels envers l'enseignant, inévitablement produits par la situation d'enseignement, demeurent contenus par un cadre.

Freud est le seul à nous dire que l'abstinence sexuelle, là où elle est psychiquement nécessaire, n'a un effet structurant qu'à la condition de ne pas être la peur du gendarme corporatif, étatique ou intérieur. C'est ainsi qu'il est le seul à nous permettre de penser la question : que se passe-t-il quand on transmet de la culture savante en détruisant les racines psychiques du processus culturel? Toutes lois et règlements corporatifs qui partent du principe que le patient ou l'étudiant doit être protégé d'un passage à l'acte sexuel de la part du thérapeute ou de l'enseignant infantilisent par avance, non seulement l'adulte patient ou étudiant, mais aussi l'adulte thérapeute ou enseignant, et on peut donc supposer que ce protectionnisme, niant aux gens qu'il vise un statut de citoyens responsables, joue un rôle aggravant dans ce qu'il prétend empêcher. Cette coresponsabilisation entre adultes est ce qui doit permettre de conserver une navigation dans les dérives transférentielles et non pas de légitimer le piratage sexuel sous prétexte que la personne étudiante est reconnue adulte et que c'est d'ailleurs souvent d'elle que vient la demande. La nécessité pour l'enseignant de maintenir un refus ne vient pas seulement du fait que la recherche insistante d'une relation sexuelle peut être le signe d'un psychisme fragile, mais aussi de sa responsabilité face au groupe. Ce pourra être, par exemple, qu'une étudiante qui a, comme on dit, obtenu les faveurs de son enseignant, ne garde pas son bonheur secret et que l'impact soit traumatique sur une autre chez qui ne pas avoir été choisie réveillera quelque chose d'insupportable de son histoire, et ce, alors même qu'elle ne ressent aucun désir.

Convaincre est au cœur de l'acte d'enseigner et, tout comme convertir ou guérir, participe d'une réduction au même. Afficher la passion

de l'autre ne fait que masquer cela sans rien y changer; la transmission d'un contenu culturel a toujours à voir avec l'expulsion d'un déjà là. Le passage à l'acte sexuel entre professeur et étudiant aggrave cette destruction de l'altérité. La dimension rituelle de l'acte d'enseigner pourrait bien être à la fois ce qui maintient la pulsion à l'œuvre dans la volonté de convaincre et ce qui en civilise la sauvagerie. Or, que cela concerne l'alimentation, l'agressivité ou la sexualité, il n'est pas de ritualité qui ne s'étaye sur une règle d'abstinence à observer pendant le rituel et en dehors de lui. Freud ne demande-t-il pas ainsi au patient de renoncer à sa répétition personnelle pour intégrer en lui une répétition universelle, celle d'un cérémonial dont l'abstinence est un élément constitutif?

Freud ne dit rien sur le rapport de désir de l'analyste à l'abstinence. Y a-t-il dans l'abstinence de l'enseignant, comme de l'analyste, un désir d'être en état de disponibilité psychique pour le patient, l'étudiant, ou un attachement à une position de désir imprenable? La chasteté est reconnue en psychanalyse sinon comme objet de désir, du moins investie comme condition d'accès au désir, non seulement dans l'hystérie mais aussi pour l'érotomane qui ne supporte pas d'être visée dans sa « femellité » et adresse donc sa passion à l'homme de bien. L'enseignant risque de s'identifier d'autant plus à cet homme de bien qu'il ne mesure pas la visée narcissique de son abstinence, courant ainsi le risque d'alimenter le délire passionnel d'une étudiante érotomane qui ne manquera pas de se venger d'un refus, quitte à porter plainte pour abus sexuel.

Qu'est-ce qu'on garde ?

Si une transmission de la culture peut passer par un enseignement, c'est à la condition que celui-ci ne renonce pas à sa visée, non seulement éthique, mais politique face à une institution universitaire qui évalue les enseignants selon la rentabilité financière de leurs contrats de recherche. La sauvagerie du capitalisme redouble ici celle de la horde primitive que forment les enseignants d'un département, surtout en lettres et sciences humaines, là où l'inconscient est le plus sollicité.



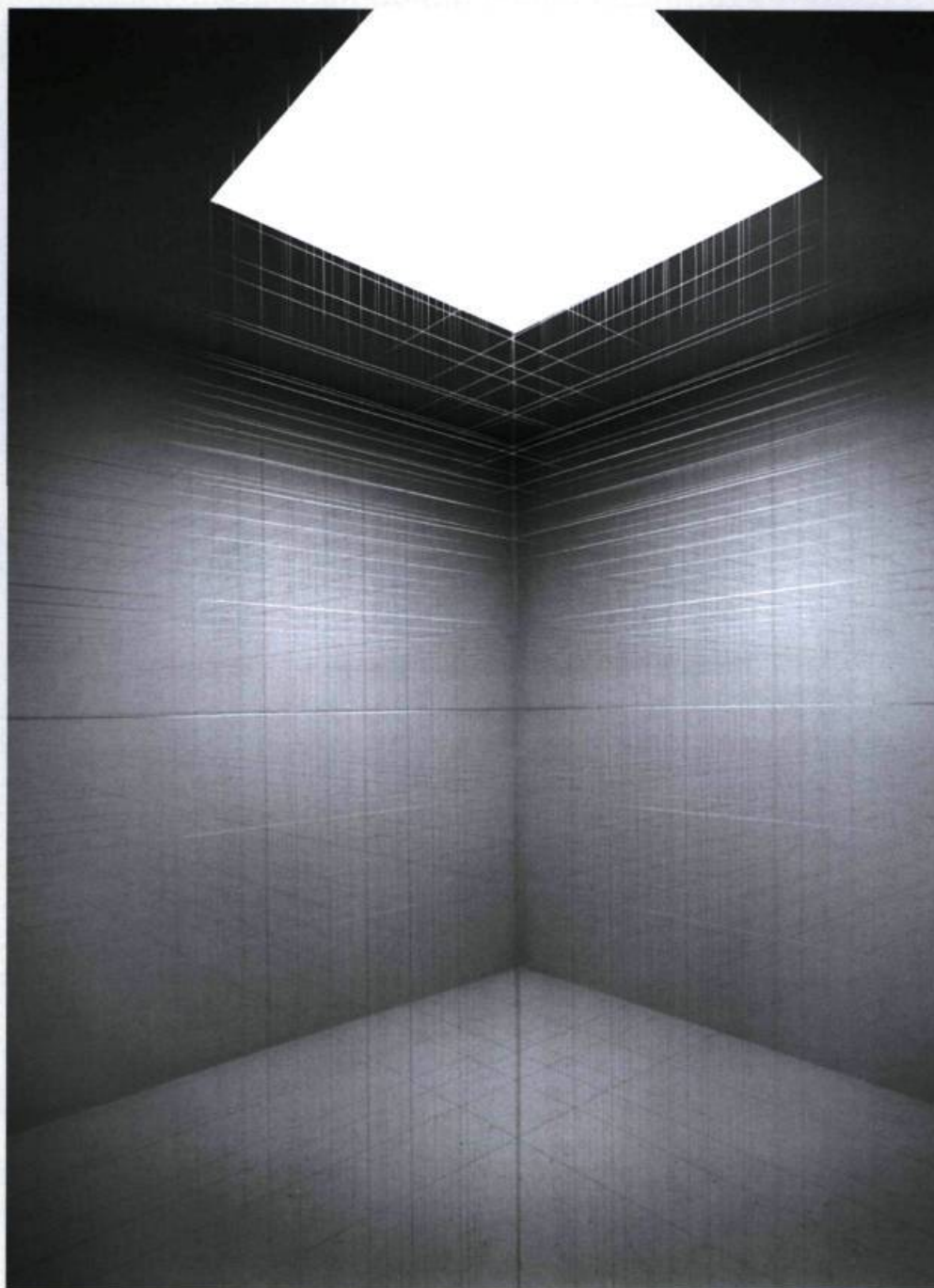
Claire Savoie, *Quelque chose qu'on croit pouvoir tenir dans la main*, 2000.
Photo : Guy L'Heureux.

Avec d'autres « âmes pures d'instituteurs de la République », alors que leurs collègues écrivent des articles qui font avancer leur carrière, Marie Depussé quitte chaque semaine l'université, cet « asile de jour où il y a des livres », pour aller enseigner la littérature aux détenus qui veulent « faire de la ligne brisée de leur vie un chemin qui retrouve l'école ». C'est avec son corps qu'elle en fait l'expérience : « Quand une femme passe la porte d'une prison, un point est atteint en elle, qui est ce qu'on appelle, je crois, la maternité. Elle a froid, elle voit des hommes qui ont froid. » Prendre soin de ceux qu'elle préfère appeler des « fous » pour éviter la violence du diagnostic propre aux termes scientifiques, comme elle l'a fait à Laborde et qu'elle raconte dans *Dieu gît dans les détails*, enseigner aux détenus, porter une attention particulière dans l'université aux étudiants qui débarquent là sans bagages, elle appelle ça « des points de civi-

lisation », « ces points, comme en couture, où l'on répare une déchirure, qui peut paraître infime, du tissu qu'on dit social. [...] Les lâcher et tout le tissu lâche. » « À la question : "Qu'est-ce qu'on garde?" Je répondrai : ça, sûrement ça. » Livre sur la transmission de la culture, ensemble de récits où elle revient sur ses expériences d'enseignement de la littérature, *Qu'est-ce qu'on garde* est un acte de transmission.

Dans la notice biographique qu'on peut lire à son sujet sur Internet, elle n'a accepté de laisser inscrire que les mots suivants : « Marie Depussé, vivante, jusqu'à ce jour. » Derrière la question pédagogique : « qu'est-ce qu'on garde? », se fait entendre une autre, plus fondamentale : « qu'est-ce qui nous garde... ensemble? », ou dit autrement : « qu'est-ce qui nous garde... en vie? »

Patrick Cady



Claire Savoie, *Quelque chose qu'on croit pouvoir tenir dans sa main*, 2000, Installation audio et objets transparents, bois, MDF, plexiglas, fil de nylon, 2 enceintes acoustiques avec amplificateur intégré, lecteur de CD, cube : 10' x 10' x 10'. Photo : Guy L'Heureux

Description : cette pièce est une construction en forme de cube dans laquelle on peut pénétrer par un des coins. De part et d'autre, de l'intérieur de ce cube sont tirés à intervalles réguliers des fils de nylon transparents dans une sorte de grillage qui forme à son tour de multiples cubes, une sorte de tissage de l'espace. À l'intérieur de la pièce, on peut entendre tantôt une voix de femme, tantôt celle d'un homme qui épellent toutes deux un texte singulier. Les voix semblent narrer un récit dont chaque lettre énoncée deviendrait un mot, un élément conducteur. Au moment où l'on pénètre ce lieu circonscrit, notre œil (comme notre oreille) ne sait plus où se situer dans l'espace. On ne parvient pas à assembler les lettres égrenées au fil du temps, ni à déchiffrer le sens du texte épilé, ni la matière pourtant très concrète des composantes de l'installation. Du point de vue optique, l'œil ne réussit pas à cerner ce qui se passe devant lui. Le carré, la ligne, la lettre, éléments qui en d'autres temps devraient lui servir de repères, deviennent tout à coup ce qui confond le visiteur.

« Dans ses œuvres antérieures, comme maintenant, l'artiste, par le traitement qu'elle leur impose, nous transmet sa fascination pour les mots, mais pour la littérature également où elle puise maintes influences dont une, sans conteste, mallarméenne. Sans pouvoir identifier les auteurs qui se profilent derrière les textes épelés, c'est avec une référence littéraire que l'installation invite à faire un rapprochement. En effet, le dispositif fait en quelque sorte écho aux espaces à la fois rigoureusement géométriques et déroutants dépeints dans certains des nouveaux romans, ceux d'Alain Robbe-Grillet notamment. S'y mêlent en effet une obsession descriptive voulant définir les lieux et les choses, et la mise en échec de ces mêmes procédés par leur usage excessif » (Marie-Ève Charron, « La chambre du temps », critique de l'installation *Quelque chose qu'on croit pouvoir tenir dans la main*, Galerie Skol, du 6 mai au 3 juin 2000).



Serge Murphy, *Le jardin de mon curé*, 1997-1998. Photo : Emmanuel Eymard

« À quoi rime ce désordre qui semble avoir été mis en place suivant une astucieuse logique de l'absurde ? se demande l'amateur d'art qui cherche à comprendre. Dès lors, c'est-à-dire dès qu'il manifeste la volonté de saisir les tenants et aboutissants de ce système d'objets qui se joue du poids des choses comme de la légèreté des idées, le processus de décryptage et d'interprétation peut commencer et s'étendre à l'infini. Les objets hétéroclites choisis pour former ces étonnantes accrétions perdent tout à coup une bonne part de leurs fonctions dénotatives (ceci cessant de n'être que cela) et se couvrent peu à peu de nouveaux et poétiques habits » (Jean-Claude Rochefort, « Le désordre structuré de Serge Murphy », présentation du portfolio de Serge Murphy).

SPIRALE N° 186